



Geneviève DAMAS

De la fiction à la médiation

Interview : Conrad van de WERVE
Texte : Marie-Noëlle LOVENFOSSE

Elle est comédienne, metteur en scène, auteur dramatique, romancière (elle a notamment reçu le prix Rossel pour son livre « *Si tu passes la rivière* »). Après des études de droit, son parcours semblait pourtant tout tracé. Mais la vie et surtout son envie de liberté en ont décidé tout autrement.

Quel a été le déclic pour prendre une autre voie que celle semblant aller de soi pour votre famille ?

Geneviève DAMAS : En réalité, le déclic est venu très tôt ! Quand j'avais 5 ou 6 ans, mon papa m'a emmenée voir une rétrospective Tati au Passage 44. Il m'a aussi fait découvrir Charlie Chaplin et j'ai trouvé là une liberté, une joie extraordinaires. Pour moi, c'était plus vivant que la vraie vie ! Je viens d'une famille assez normative, ce qui a des avantages, mais j'ai trouvé ma liberté émotionnelle et le plaisir de partager des émotions et des histoires sur scène et dans les livres.

Gardez-vous un souvenir particulier de vos études ?

GD : Deux professeurs m'ont particulièrement marquée au Collège St Michel. Luc Legrand, professeur de français, nous disait qu'il faut tout connaître, le nom du prix Nobel, mais aussi le dernier album de Vanessa Paradis, que la culture, c'est tout ça, qu'il faut savoir ce qui se passe et se positionner face aux choses. Et Willy Deweert, qui a écrit « *Eduquer pour l'éternité* », mais aussi des thrillers mystiques. Lors de son dernier cours en rhéto, il nous a dit « *Vous pouvez tout oublier, mais gardez l'esprit critique : Qui vous parle ? Pourquoi il vous parle ? Comment il vous parle ?* ». Je ne l'ai jamais oublié.

Quel regard portez-vous sur notre système éducatif ?

GD : Ce que je vois, moi, de l'école, c'est l'engagement des enseignants. Il y a des profs qui font vraiment la différence et qui, à leur niveau, sont déterminants dans la vie de certains élèves, qui les poussent vraiment plus loin. Du coup, les élèves ont confiance et avancent. J'ai vu des profs véritablement sauver des élèves.

Récemment, votre livre « *Patricia* » (roman à 3 voix : un sans-papier, une Européenne et un enfant rescapé d'un naufrage) a fait pas mal parler de lui. Vous vous êtes rendue à Lam-

pedusa (où de très nombreux migrants arrivent par la mer), il y a deux ans. C'est une expérience dont on ne sort pas indemne...

GD : Je voulais écrire sur la migration et, après un échange avec mon éditeur, il s'est révélé clair qu'il fallait que j'aie là-bas vu réellement ce qui s'y passe. On peut faire de la fiction là-dessus, mais on ne peut pas raconter n'importe quoi, même si aller découvrir ces gens dans une situation de précarité extrême et en retirer des infos pour faire un « bon » roman a quelque chose d'éthiquement un peu indéfendable. Finalement, j'ai proposé au Soir de rédiger des chroniques sur place, pour que ma présence serve aussi à informer. Derrière chaque chiffre, il y a toujours une réalité humaine, comme ces mineurs non accompagnés qui vous racontent qu'ils ont été enfermés, torturés, battus en Lybie ! En allant à Lampedusa, on ne peut pas rester indifférent par rapport à la politique de la migration. Il faut que les États européens l'organisent sans traîner, il faut sortir de cette hypocrisie du type « nous fermons nos frontières ». Nos frontières ne sont pas fermées. Des gens entrent et après, la vie des clandestins ici est très compliquée. Ils ne sont protégés par aucune loi, ils sont victimes de la traite des êtres humains, ils vivent dans des conditions de précarité indignes de l'État de droit dans lequel nous vivons. C'est indéfendable ! Cette idée du droit du sol, c'est une pensée qu'il faut absolument faire évoluer.

Vous évoquez aussi, dans une interview, la difficulté de savoir quoi faire pour bien faire. Suite à une rencontre avec des mineurs non accompagnés dans un centre fermé chez nous, vous décidez de les emmener à la mer avec vos enfants pour les vacances. Mais les choses ne se passent pas très bien...

GD : Je pense que j'étais très mal armée pour accueillir ces deux enfants qui n'ont personne, se retrouvent à Fedasil pendant des mois et se « dégradent » psycho-

logiquement. Ils arrivent avec leur réalité, leurs nécessités, et puis il y a toute cette procédure, terrible, cette attente du statut de réfugié, qui sera peut-être refusé. J'avais un désir assez primaire : je vais accueillir cette jeune fille et son petit frère, je les aime et ça va suffire. Et cela me mettait narcissiquement dans une position de bienfaitrice très agréable. Mais ça s'est heurté à une toute autre réalité. Cette fille ne m'a pas choisie, je lui faisais une place circonscrite dans ma vie, dans laquelle je souhaitais qu'elle entre, mais ça ne lui a pas convenu. Ça m'a obligée à évoluer. Quand on accueille une personne migrante, c'est elle qui doit « conduire » la relation. Qu'est-ce qu'on peut faire pour l'aider ? Qu'est-ce que tu attends ? Mais il y a également tout l'inconscient collectif sur le Blanc possédant, le Blanc colonial, etc. A certains moments, je ne me suis pas fait respecter parce qu'il y avait une forme de culpabilité.

Il y a quelque temps, vous n'imaginiez pas vivre une expérience humaine hors du commun en inscrivant votre fils dans un club de football de Schaerbeek. Vous racontez, dans un carnet¹ que vous avez tenu tout au long d'une année, le quotidien de ces « mamans football » issues de l'immigration qui se battent sans cesse pour leurs enfants.

GD : Le fait d'inscrire mon fils dans ce club m'a permis d'approcher de près ces mamans que je croisais dans mon quartier. Il y avait un enjeu commun, une récurrence, et j'ai découvert une vraie générosité et une véritable implication politique et sociale de ces mamans voilées, que j'imaginai restant principalement à la maison. Elles m'ont accueillie parmi elles avec énormément de générosité sans me regarder comme quelqu'un d'étranger. Ce qui m'a frappée, c'est la détermination de ces femmes à faire réussir leurs enfants, avec une telle énergie, face à de vraies barrières, à commencer par la langue. On dit que la société est perméable, mais le français, la culture et le jeu social restent tout de même assez opaques. J'ai été révoltée, par exemple,

de voir qu'au moment de l'inscription de mon fils au foot, on veuille me faire passer avant tout le monde et que ça ne choque personne. Par après, dans le groupe, les mamans savaient que je serais davantage écoutée qu'elles. Comme elles sont très vite stigmatisées d'origine nord-africaine, avec les débordements qu'on y associe, elles ont appris à ne pas ruer dans les brancards. Dans des situations injustes contre lesquelles il faudrait se rebeller, elles ne le font pas, non pas parce qu'elles ne voient pas les choses ou n'ont pas envie de réagir, mais parce que leur objectif est l'intégration, l'assimilation et elles sont pieds et poings liés. Face à des clubs de foot de quartiers plus privilégiés, on sentait tout de suite les préjugés et moi, je pouvais me permettre de réagir. Il reste un travail énorme à faire.

Pourriez-vous nous dire un mot de la « Compagnie Albertine » ?

GD : C'est l'association que j'ai créée. On monte des spectacles, mais on a aussi de plus en plus la volonté de s'investir dans la médiation culturelle. On organise des lectures à voix haute d'auteurs contemporains, on met sur pied des ateliers d'écriture ou de théâtre. Nous nous rendons dans les écoles dans le cadre du projet « Écrivains en classe » ou pour des ateliers de plus longue durée. Cette année, l'un des ateliers réunit des élèves d'écoles et de confessions différentes, pas pour parler de nos différences, mais pour réaliser quelque chose ensemble et se rendre compte que ce qui nous rassemble est bien plus important que ce qui nous sépare. ■

Compagnie Albertine :
rue Max Roos 34, 1030 Bruxelles
Tél : +32 (0) 474 62 53 98
www.compagniealbertine.be
albertineasbl@gmail.com

1. Extraits publiés dans Le Soir des 02 et 03 septembre 2017, pp 40-41 « Ma saison foot : comment j'ai grandi avec les Lions et leurs mamans... »